

# Le Libertaire

HEBDOMADAIRE

TÉLÉPHONE : 422-14

... les seules doctrines de bonheur  
sont les doctrines de liberté !  
NELLY ROUSSEL.

ABONNEMENT POUR LA FRANCE	
Un an . . . . .	6 fr. >
Six mois . . . . .	3 fr. >
Trois mois . . . . .	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION  
PARIS — 15, rue d'Orsel, 15 — PARIS  
Adresser tout ce qui concerne le journal  
à Louis MATHA, ADMINISTRATEUR.

ABONNEMENT POUR L'EXTÉRIEUR	
Un an . . . . .	8 fr.
Six mois . . . . .	4 fr.
Trois mois . . . . .	2 fr.

## LIBERTÉ !

Il y a quelque temps, les fanatiques du froc et du bœguin étonnaient nos oreilles par ce cri singulier dans leur bouche : « Vive la liberté ! » Maintenant, c'est l'anticlérical Combes qui chausse la liberté de bottes éperonnées, l'habille à la hussarde et l'envoie faire des exercices faciles d'escrime et de cavalerie sur les dos et le ventre des grévistes désarmés du Nord et de la Somme.

Vézic un digne pendant à la liberté des moines et des sœurs : la liberté du travail au rabais défendue par les baïonnettes républicaines !

Ceux de Lille et de Tourcoing veulent se porter sur la frontière pour barrer la route à l'invasion des sarrasins de Belgique. Mais n'est-ce point là l'excellent protectionnisme et du patriottisme de bon aloi ? N'empêche que nos ouvriers rencontrent des soldats leur criant : « Halte-là ! » et braquant sur eux leurs fusils devenus internationalistes dans l'intérêt de Motte et compagnie.

Las de lutter, quelques tisseurs de l'établissement Delcourt, après avoir fait cause commune avec les grévistes, sont allés se mettre à la discréption des exploitants et reprendre, tête basse, plus lourd que jamais, le collier de misère. Subir le joug, si cela leur plaît, rien de mieux : mais ont-ils le droit d'imposer les conséquences de cette désertion aux autres, aux braves restés fidèles à leur poste ? Et c'est pourtant ce qui arriverait fatallement ; ce sont ces capitulations partielles qu'escamptent les usagers, pour entraîner la défaite générale.

Et quand les ouvriers en grève se sont rendus aux abords du tissage, pour dire ces choses à leurs frères momentanément découragés, ils se sont heurtés à un impénétrable mur d'airain : deux compagnies du 87<sup>e</sup> de ligne, un escadron de cuirassiers et soixante gendarmes. Du côté des possédants, les millions et l'armée ; du côté des prolétaires, un droit platonique de grève stérilisé par la concurrence de la faim. Quel tableau suggestif que ces fiers guerriers employés à couper en deux camps les pauvres diables, à protéger la fuite honnête et la rentrée au bagné de ceux qui ont composé avec l'ennemi ! C'est la société tout entière en raccourci : à condition que ses épaulas résignées ne tentent jamais de se redresser, les dirigeants veulent bien que le peuple soit libre, et même pour veiller sur cette liberté dérisoire, illes lui ménagent point patrouilles et sentinelles.

Les 4,000 grévistes d'Amiens, teinturiers, tisseurs, maçons, menuisiers, plafonniers, fondeurs, serruriers, carreleurs et charpentier n'ont pas eu davantage à se louter des serviteurs de la patrie, chasseurs, fantassins, hussards et tringlots. Celui-ci, un enfant de seize ans a été piétiné par les chevaux ; celui-là, à peine plus âgé, a eu le crâne ouvert par une forte ruade et a dû subir l'opération du trépan ; ces autres ont été atteints au passage par le terrible moulinet des crosses de fusil. Mais, par contre, les cavaliers ont été obligés de rebrousser chemin devant des fils de fer tendus entre les arbres, et devant un pont à moitié démolî et obstrué par d'encorbatants matériau. A la guerre comme à la guerre, tels officiers et tels commissaires de police ont attrapé de durs horizons.

Les combattants ont su, à l'occasion, montrer qu'ils n'entendaient pas comme leurs maîtres la liberté du travail. Ils ont fait tout ce qui était en leur pouvoir pour généraliser la grève autour d'eux. Ils ont fouillé, sur les chantiers, dans les ateliers et jusque dans les cheminées et les caves, cherchant, pour les débaucher, les travailleurs demeurés sourds au mot d'ordre : « Partout, les bras croisés ! »

Ils n'ont pas craint d'arrêter les tombereaux chargés, d'entraver la circulation des tramways, de faire voler en éclats les ampoules électriques pour envelopper leur marche de ténèbres prudentes : de troubler par quelques cailloux briseurs de glaces et par des prélèvements de marchandises la quiétude égoïste des bons commerçants et de leurs dociles sous-ordres. Ce ne furent point là inutiles espiongeries de grands collégiens faisant l'école buissonnière. Le directeur de la fabrique Kuhlmann congédia ses maçons, pour écarter de son toit la foudre imminente des onéreuses déprédations. Cent ouvriers de l'usine Saint frères sont réduits à battre en retraite devant les grévistes et à ne pas réintégrer leur bague. Les voici qui cherchent à se frayer une roue jusqu'à l'usine de Renancourt, en contournant l'imposante masse de la cavalerie. Un maraîcher, de plein gré, leur livre l'accès de son jardin : car ils se furent passés de son

consentement, mais alors, ils seraient, au petit bonheur, tombés à travers champs, saccageant les semis, piétinant les plantations, au lieu de marcher tranquillement et en bon ordre dans les allées.

Les tissages Esnault et Peiterie et Saint frères ont fini par trouver qu'il était dangereux de continuer à braver cette effervescente hostilité, et ils ont décidé de fermer leurs portes jusqu'à la fin de la grève.

La liberté du travail ! Laissez-moi rire. Ne parlons jamais de cela aujourd'hui. Remisons d'abord au musée des antiquités horreurs vos ferrailles belliqueuses, vos tourments et vos passementeries à grand tapage. Ecartons d'une poussée vigoureuse les parasites féroces qui, ayant accapé tous les moyens de production, tiennent à leur merci, comme proie qu'ils sucent jusqu'au sang, le troupeau famélique des prolétaires. Alors, nous pourrons causer de travail libre. Jusqu'à ce moment, c'est la lutte, la lutte inégale, entre le maître et l'esclave, la lutte avec ses alternatifs appels à la ruse et à la force. Et le malheur va que, dans cette guerre, les pires ennemis avec lesquels nous ayons à compter soient précisément nos compagnons de chaîne et de souffrance.

Silve.

## AU HASARD DU CHEMIN

Pour la paix.

Un petit fait qui va répondre aux systématiques dénigreurs du mouvement syndicaliste.

Le Congrès de la Paix, qui s'est tenu la semaine dernière a voté une proposition tendant à mettre à l'étude du prochain Congrès « les moyens de secouder l'action syndicaliste dans son œuvre d'émancipation humaine. »

La propagande antimilitariste des organisations ouvrières aura donc eu, entre autres, ce résultat de forcer les bourgeois pacifistes à ne pas se contenter de crier : Vive la Paix ! mais à la préparer en portant la question sur son terrain véritable, la suppression des armées.

C'est peu, il est vrai, mais, c'est cependant quelque chose. Pourtant, vous verrez des gens qui trouveront la matière à débiter les syndicats à cause que des bourgeois, veulent pratiquer leur action, la considérant comme bonne et efficace.

Combisme.

Les feuilles quotidiennes socialistes, ou prétendues telles, étaient pleines, lundi matin, du discours du président du Conseil. Par contre, peu de lignes concernant les grèves.

Ainsi, les électeurs n'ont pu connaître ce qui s'était passé dimanche, dans les centaines ouvrières en grève. Les gendarmes purent se livrer à leurs habitudes brutalités : des grévistes ont peut-être été assommés, des femmes piétinées. Ça n'a qu'une modeste importance. Ce qui compte, c'est le discours.

Où est-il le temps où la moindre grève fournit aux journaux quotidiens, dits socialistes, des colonnes de copie ?

Lamentation jaune.

La jaunisse est mécontente ! Elle le fait voir. Dans l'un des derniers numéros de la feuille à Biétry, un quelconque se lamente du trop grand nombre d'organes révolutionnaires.

Naturellement, ce plumitif pleurard déplore qu'il n'y ait pas un nombre plus grand de feuilles jaunes pour combattre l'influence des publications ouvrières et révolutionnaires.

Mon pauvre vieux, t'es pas de veine. La jaunisse manque de journaux. Pourtant, ce n'est pas le pognon qui lui fait défaut. Oui, mais voilà, les grands maîtres du mouvement ont un si formidable appétit que les subsides du patronat ne sont que juste suffisants pour contenir les besoins monétaires des grands jaunes, les Lanoir, les Rangeon, Biétry et autres.

Le jaunisme, d'ailleurs, aurait plus de canards à sa disposition, qu'il ne réussirait point à donner le change. Les travailleurs sont fixés. Il n'y aurait pas de journaux révolutionnaires, que notre propagande se ferait quand même. Il n'en est pas ainsi pour la jaunisse, dont on n'ose même pas accrocher les feuilles aux water-closets.

Noël Paria.

## CONGRÈS DE L'ENSEIGNEMENT

Gris, pâle, incolore et profondément inutile a été ce congrès mixte de professeurs et d'instituteurs qui s'est tenu au Collège de France.

Tout d'abord, ces messieurs se sont complis à étaler leur incurable servilité de fonctionnaires. Ils nous ont apris qu'il leur avait point suffi de le vouloir, pour faire cette chose toute naturelle, se réunir, échanger des idées, causer de leurs intérêts communs. Ils ont dû, au préalable, demander l'autorisation, et, l'ayant obtenue, ils ont éprouvé le besoin de remercier humblement leur grand-maître, M. Chauvin, ministre de l'Instruction publique.

Le chef des policiers, Combes, a eu sa large part de cet encens bénovole. Cette élite intellectuelle avilie s'est empressée d'adopter des félicitations à ce représentant de la mouchardise et de la force brutale. Bien mieux, elle a prétendu, ce faisant, revendiquer et exercer ses droits d'hommes et de citoyens ! Les quelques protestations que cette motion a soulevées furent moins intéressantes encore si possible, inspirées qu'elles étaient par une sympathie plus ou moins avouée pour les congréganistes expulsés, sinon par un désir peureux de neutralité pâlotte et ambiguë.

Elle n'était point mauvaise pourtant l'idée de rapprocher dans une assemblée unique les membres de deux ordres d'enseignement, entre lesquels se dressa longtemps « une muraille de Chine » selon l'expression d'un des congressistes. On en vint même, au cours de la discussion, à mentionner l'Association amicale de Bordeaux, où fraternisent et se coudoient les membres des trois ordres de l'enseignement.

Elle aurait pu aussi avoir de l'intérêt, l'idée émise par M. Téry, d'ailleurs repoussée par la majorité, de détruire les barrières jetées entre le collège ou le lycée aristocratiques et l'humble école plébiscienne. Mais le platonisme impuissant de ce vœu transparaissait par trop. La commission elle-même l'a souligné à son insu, en déclarant qu'il fallait « éviter de diriger vers l'enseignement secondaire, certains élèves d'éfête, qui ont besoin de gagner leur vie ». Alors que vient-on nous parler d'unité, si les castes se remontrent toujours forcément et si l'on ne se résout pas à nous dire de façon catégorique comment on doit les abolir ?

Malgré tout, l'assemblée décida qu'on pourrait orienter ces élèves au mieux de leurs aptitudes et de ceux de la démocratie. Ce qu'on a négligé de nous expliquer, par exemple, c'est si ladite démocratie tiendrait compte de ces orientations, et s'il ne lui arriverait pas souvent de faire des enfants pauvres bien doués autre chose que des ratés, des déclassés ou des parasites.

Les membres de l'enseignement se sont laissés, sans résistance, confisquer par l'État-patron, le droit de former des syndicats, pour y débattre des questions cependant peu subversives et peu ambitieuses, celles qui touchent à l'augmentation de leurs traitements et à l'amélioration de leur situation matérielle.

Pour contre, ils s'emballent sur cette affreuse mystification, la mutualité, au point même qu'ils s'accordent à la décréter une, nationale et « obligatoire ». Tant pis, si tel petit instituteur est déjà obligé de se servir le ventre, il n'aura qu'à rognier encore son insuffisant salaire pour y prélever cet onéreux tribut.

La férule despote, qu'ils la manient ou qu'ils la subissent, exerce sur nos professeurs un attrait invincible. Obligatoire encore, ont-ils déclaré, devront être pour les adolescents jusqu'à la quinzième année, les cours post-scolaires. Eh ! quoi, même s'ils ont été surmenés tout le jour dans l'aspphyxiante usine, même si leur ventre vide crie la faim, vous trainerez de force, le soir, ces pauvres diables, aux yeux ensommeillés, devant vos chaires fastidieuses !

Bien plus, ces éducateurs obstinés comprennent ne pas lâcher le jeune homme au régime. Sera-ce pour combattre l'influence néfaste de l'ignoble caserne ? Au contraire, puisqu'ils se proposent de s'adjointre, à titre de collaborateurs les officiers, les républiques seulement, ont corrigé quelques uns, — atténuation bien maigre ! — tous, a finalité conclu la majorité, car « tous sont d'admirables pédagogues ! »

Cela n'a pas empêché nos congressistes de faire « des vœux pour le triomphe de l'idée pacifique » et d'envoyer une adresse de sympathie au Congrès de la paix, par le droit. Quelle salade ! C'est à ne plus s'y reconnaître.

Toutefois, ils se sont un peu aperçus « qu'il pourra y avoir urgence à conquérir

rir quelque liberté et quelque bien-être avant de songer à organiser l'enseignement des adultes.

Ils demandent, comme préface nécessaire, que les pouvoirs publics assurent aux instituteurs et institutrices un traitement leur permettant de vivre avec dignité. C'est vague en diable, et cela se présente sous forme de supplique.

Ils signifient en outre à l'Etat « qu'on ne saurait espérer le complet épanouissement des œuvres post-scolaires tant que les membres de l'enseignement ne seront pas admis au bénéfice de l'article 11 de la Déclaration des Droits et ne pourront exercer sans restriction tous leurs devoirs civiques ». Quel besoin de recourir à un texte écrit et légal pour affirmer ses droits ? Les droits de l'homme et du citoyen, mais c'est en leur nom qu'au début nos bons fonctionnaires-pédagogues ont couvert Combes de fleurs !

Il ne semblent pas près de comprendre encore que l'enseignement doit, pour devenir sincère et fécond, aspirer à la pleine liberté, ne plus dépendre ni de l'Eglise ni de l'Etat, ni des possédants, ne plus former des dirigeants ni des dirigés, ne plus émaner de salariés timides et asservis, être la parole reconfortante de l'homme qui veut faire des hommes.

Léon Finerol.

## COMBES À PARLÉ

Connaissez-vous le grand événement de la semaine ? Le chef suprême des mousquards, Combes, a parlé. Les fédérations républicaines et socialistes de l'Aisne lui ont fait un auditoire triomphal entrecoupant sa rhétorique d'adulafrices acclamations : « Vive Combes ! Vive Combes ! »

L'armée, la magistrature, le préfet et les sous-préfets, toutes les forces de répression s'unirent en ce jour, à Laon, pour dresser des guirlandes au banqueteur-discoureur, qui, par-dessus le marché, aspire au doux titre d'amî du peuple.

« Le temps lui-même semblait ministériel » s'écria la *Petite République*, dans un accès de ministérialisme aigu.

Mais le plus ministériel, naturellement, était Combes en personne, qui s'est accordé un brillant *satisfecit* sur toute la ligne : « Tenons-nous en, si vous le voulez bien, a-t-il dit, aux seules discussions qui vont être à l'ordre du jour des Chambres dès la reprise de la session. Quand a-t-on vu un ministère mener de front, comme le nôtre, trois réformes capitales : la réforme religieuse par l'application des lois aux congrégations, la réforme militaire par la réduction du service militaire à deux ans et la réforme fiscale par l'impôt général sur le revenu ? »

Combes aurait-il vraiment, nouvel hercule, terrassé l'hydre cléricale ? Je crains fort qu'elle n'ait la vie trop dure pour cela ! La Chambre retire aux congrégations le droit d'enseigner ; bon, mais il y a les congréganistes à robe courte, que vous avez oubliés et qui vont, dans leurs chaires vacantes, prendre leur place toute chaude. L'Association pour la défense des écoles primaires avise les propriétaires d'écoles libres qu'elle est à même de leur fournir le personnel laïque enseignant dont ils auraient besoin. Elle se charge aussi de caser, comme précepteurs dans les familles, les frocards et les nonnes, mis en disponibilité par la nouvelle loi.

Ces chers frères et ces chères sœurs portent leur science à domicile, ou ils se démettent de leurs fonctions entre les mains de leurs dignes élèves... Qu'y aura-t-il de change ?

Quant au service de deux ans, que Combes nous fait entrevoir comme une riante perspective, je ne le conçois, tout au plus, qu'à la manière dont un condamné espérerait une très faible et très aléatoire réduction de peine. Deux ans de caserne, c'est plus qu'il n'en faut pour se pourrir et s'abrutir de discipline, d'oisiveté crapuleuse, d'alcool et de syphilis. Deux années, c'est bien suffisant pour courir mille fois le risque du conseil de guerre, des bataillons d'Afrique et du peloton d'exécution. Deux ans, mais il y a de la marge pour les coups de sabre et de crosses de fusil, sinon les coups de feu sur les grévistes affamés, les vieillards, les femmes et les enfants. Deux ans, mais il faut moins que cela pour aller crever de la fièvre jaune aux colonies, ou cingler vers l'Extrême-Orient, s'y tenir au port d'armes, spectateur enthousiaste des tueries russes-japonaises, tout prêt à se mêler activement au glorieux massacre !

Merci du cadeau, M. Combes ! Mais le clou du programme Combes, c'est l'impôt sur le revenu, non pas en lui-

même, mais parce qu'il contient, paraît-il, de même que la coque l'amande, l'importante, la magnifique loi des retraites ouvrières.

Le problème est posé depuis douze ans, déclare Combes, en manière de plaidoyer : peut-on, dès lors, s'étonner qu'il n'ait pas été résolu ? La faute, du reste, en est à ses prédécesseurs. Lui, il va réparer tout cela.

Ils avaient promis à l'ouvrier, plus de beurre que de pain ; mais ils n'avaient pas su trouver, à l'heure dite, le beurre et le pain. Combes, avec assurance, montre la huiche et le buffet aux vieillards fourbus par une longue vie de labeur : « Prenez, mes amis, prenez et mangez : c'est le trop plein des coffres pléthoriques qui s'offre à vous, l'impôt sur le revenu. »

Mais Combes de mon cœur, si tu allèges les poches du riche, il trouvera toujours le moyen de se rattraper sur le dos du pauvre.

Ce que les impôts lui coûteront de plus, il le dépensera en moins, sous forme de salaires ; ou il s'arrangera pour le recouvrer en majorant les prix des locations. C'est donc nous, les miséreux, qui assisterons nos invalides, et auxquels on imposera si possible, un surcroît de misère. Et vous avez le front de quérir par anticipation notre reconnaissance !

Vous vous plaignez amèrement qu'on vous accuse de « de vous désintéresser du sort des humbles et petits ». Mais, au contraire, vous faites beaucoup pour eux, d'abord des phrases sonores en veux-tu en voilà, et puis des envois copieux de police et de troupes assommeuses et meurtrières à Paris, Marseille, Perpignan, Roubaix, Tourcoing, Lille et Amiens. Millerand n'a pas fait mieux. Vos successeurs suivront la même ornière. Tous les gouvernements se valent.

Yvan.

## Causerie ouvrière

### LA LOI DE DIX HEURES

Combien il est pénible et douloureux de constater le peu de chemin accompli par le peuple vers son émancipation !

Comme doit se réjouir le cynique saltimbanque parlementaire, l'avocat retors, l'ambitieux et intelligent politicien qu'est le baron Millerand !

Comme tous les plats-cuis de la Sociale, tous les lèches-bottes arrivistes du Syndicalisme réformiste doivent congratuler, vénérer, encenser le Maître, auteur de la bonne loi ouvrière !

Q'est-elle pourtant, cette bonne loi ?

Elle est le frein salutaire à l'élan insurrectionnel de la masse ouvrière sincèrement socialiste elle, qui parlait depuis des années d'acquérir la journée de huit heures.

Les Trois-Huit, maintenant, on n'en parle plus.

Les farouches amateurs de la conquête des Pouvoirs Publics pour l'application immédiate des Huit Heures ont, eux aussi, lâché leur tremplin et se sont mis à critiquer le baron, à observer les faits et à les blâmer avec un semblant de raison... Le Pouvoir est, pour eux, momentanément trop vert et bon seulement pour les joujoux de la Sociale.

Il y a deux ans déjà, pour le « premier échelon » le sang ouvrier fut mis sans succès dans la balance :

Les travailleurs naïfs qui pensaient que les patrons devaient respecter la loi, même dans son esprit, c'est-à-dire en réduisant la journée sans toucher au salaire acquis, firent grève. Aussitôt la troupe accourut. — Pour protéger les ouvriers contre la prétention des Patronas violateurs de la loi ? — Non pas. — Les esclaves armés s'en furent menaçants, prêts à l'assassinat, pour que les ouvriers respectent, dans leurs personnes et dans leurs biens, les patrons qui se foutaient de la bonne loi ouvrière.

Aujourd'hui, le « second échelon », la loi de dix heures donne lieu aux mêmes constatations.

L'infanterie, la cavalerie sont à la disposition des Patronas. Des milliers de travailleurs en livrée, dénommés soldats, sont prêts à massacrer des milliers de malheureux, enfants, femmes, vieillards, sans défense, sans armes, qui réclament une demi-heure de moins de bagné et un moins ridicule salaire.

Dans le Nord, Lille, Roubaix, Tourcoing, sont en état de siège.

Dans la Somme, à Amiens, à Flixécourt, Picquigny, la troupe est intervenue.

Dans la Seine-Inférieure, à Darnétal, il y en a été de même.

Cependant, tandis que dans le Nord, les malheureux moutons se laissent conduire par leurs « mauvais bergers », n'écouteront et ne connaîtront que l'évangile du Réveil du Nord, et la parole des élus ou susceptibles de l'être, dans la Somme et dans la Seine-Inférieure, l'organisation syndicale des ouvriers prévoit et accomplit « sans politiciens » ce que les circonstances lui permettent.

Déviant l'attitude et la tactique des camarades de ces deux départements les criminels exploiteurs, les cyniques amasseurs de millions sont plus en danger que ceux du Nord.

Le propriétaire de ce château de la Navette, qui semble en même temps qu'une insulte, un défi à la lâcheté des serfs, pourrait bien voir un beau jour se renouveler les feux de joie de la Grande Révolution et cela pourrait bien rappeler aux châtelains qu'avant eux, d'autres abandonnèrent leurs privilégiés... lorsque plus rien ne leur restait.

Ce ne sera peut-être pas toujours impunément que les Saint et les Motte auront gratté tant de millions sur la carcasse de leurs esclaves auxquels jusques aujourd'hui on a persuadé que le bulletin de vote, les pouvait affranchir.

Un jour viendra bien où notre propagande actuelle, notre doctrine nouvelle pénétrera jusques dans les cahutes qui enfouissent le domaine du châtelain de la Navette et

jusques dans les taudis des travailleurs abrutis par la misère, l'alcool et les politiciens des communes du Nord dont un Motte prétend gérer les intérêts.

Mais on objectera :

Il y a la troupe qui tranquillise, ces exploiteurs, ces négriers modernes. Les esclaves près à se révolter seront maintenus par d'autres esclaves, leurs frères ou leurs sœurs.

Les quelques-uns qui agiront tant soit peu passeront entre les mains de la Justice (?) et les chats-fourrés bourgeois leur donneront l'envie de ne plus recommencer.

Lorsqu'un fonctionnaire ira trop loin, ou sera trop logique, le préfet le rappellera à l'ordre, lui montrera ce qu'il risque et devant le danger et la compromission de ses intérêts, il changera subitement d'attitude, trouvera que seuls des voyous furent capables d'agir bien et qu'il ne conseilla jamais de tels actes.

Tout cela est malheureusement vrai.

Mais la propagande antimilitariste, mais la propagande humaine que nous faisons encore trop mollement dans nos syndicats ouvriers ; mais le courage tôt refroidi des orateurs révolutionnaires ; mais l'énergie, l'endurance, la persévérance devant les résultats acquis vont redoubler les forces et l'activité des militants, de ceux qui ne manigotent pas des suffrages pour les Pouvoirs Publics ; ceux qui ne visent pas à faire des bonnes lois ; ceux qui n'injurient pas les actifs, ne les critiquent pas et ne les jugent pas ; mais poursuivent sans relâche leur chemin qu'ils croient bon, ignorant les méchancetés des uns, les inepties des autres, l'envie et la jalouse des pontifes ratés, ceux-là arriveront à donner une mentalité aux soldats en même temps que par la propagande et l'action révolutionnaires, ils obtiendront toujours davantage d'améliorations.

La loi de dix heures, c'est le soufflet parlementaire donné au peuple qui travaille et qui vote au lieu de s'organiser révolutionnairement dans ses syndicats ouvriers pour prendre quand il voudra la journée de huit heures...

Lorsque le monde ouvrier sera capable de prendre ses Huit Heures, il sera capable peut-être d'aller plus avant, d'aller plus loin et d'instituer enfin une société basée sur la Production et la Consommation consciente où les hommes s'entendent librement pour réaliser le rêve de ceux qui ne bougent pas mais critiquent, de ceux qui débinent mais n'éduquent pas ; de ceux enfin qui ne laisseront derrière eux qu'un souvenir grotesque ou sillage billeux.

En attendant, « abrutis que nous sommes », continuons à propager nos idées où il y a le plus de monde pour nous entendre. Agissons sur le jeune homme qui deviendra malgré lui, soldat ; agissons sur la femme, sur l'enfant, sur notre entourage.

Gangrénons de notre propagande, l'Armée, afin qu'elle en crève. Et l'édifice bourgeois croulera seul. Mais souvenons-nous qu'il faudra vivre aussi après cela et nous entendre, et nous aimer.

G. Yvetot.

### Beautés de la Guerre

Le New-York Herald publie les lignes suivantes :

Saint-Pétersbourg, vendredi.

Un artilleur de Port-Arthur envoie de l'hôpital où il se trouve une longue et intéressante histoire. Il fut l'un des défenseurs du « Roc électrique », réputé comme la terreur des Japonais.

Il s'exprime ainsi : « Notre malheureuse batterie, reçut un ouragan d'obus qui éclataient avec un bruit terrible, et, croyez-m'en, si nous ne fûmes pas un instant distrait de notre devoir (!) les dents nous faisaient mal. Les nerfs de nos oreilles étaient fortement ébranlés, et, dans cette atmosphère de mort, on se sentait étrangement impressionné. »

« La pensée de la mort ne nous occupa pas un instant ; mais, dès l'éclatement du premier obus, tous les sentiments furent placés à une sorte d'hébétude qui dura jusqu'à la fin. »

« Le premier coup fut trop court, le second trop long, le troisième tomba en plein centre de la batterie, et les suivants ne dévièrent pas d'un pouce. »

« La première explosion nous servit de signal, et batteries et navires ripostèrent. »

« À partir de ce moment, la scène devint indescriptible ; les ordres, bien que hurlés dans les oreilles des hommes, ne sont plus entendus, car la voix reste impuissante dans ce bruit infernal. »

« Dans cette bataille, plus de 150 gros canons crachèrent la mort. La vapeur, la fumée et la poussière remplissaient l'atmosphère. »

« Il me sembla entendre une plainte près de moi : c'était un malheureux qui avait la moitié de la face emportée par un éclat d'obus ; du sang, une civière, on l'enleva. »

« Je me sentis toucher à l'épaule ; un soldat, pâle, les lèvres tremblantes, me regardait : il voulait parler, ses lèvres se refusaient à articuler les mots ; du doigt, il me montra la batterie inférieure, et je compris que quelque chose de grave venait de se passer. Je courus : une orgie de carnage régnait là, les projectiles y pleuvaient comme fusées un jour de fête. »

« J'entrai dans la batterie. Un homme gitait, les entrailles sorties, un autre la tête réduite en bouillie, un troisième, soutenu par ses camarades, avait trois petits éclats d'obus dans le crâne. »

« Un canon d'acier était brisé comme l'est été un fétu de paille, et du sang, du sang partout. »

« Je fis enlever les morts et les blessés, et retourna à la batterie supérieure : la scène y était la même. »

« Mais tout a une fin ; le combat cessa, les Japonais se retirèrent, la fumée se dissipera peu à peu, et le soleil recommença à luire. »

Allons camarades... Vive l'armée !

## LA CHARITÉ

La charité n'est pas une bonne action, un cent millionième de restitution, un beau geste. La charité est humiliante et pour celui qui croit donner et pour celui qui sollicite ou reçoit. L'un se trompe ou trompe et l'autre est trompé.

Le citoyen charitable qui, en jetant un sou dans le gouthre de la misère creusée par le capital, s'imagine être humain, est ou un ignorant, un maudit imbécile, ou un exploitant ayant amassé une fortune aux dépens des travailleurs ; l'homme auquel le riche fait l'aumône est un volé. Si le détroussé était logique, il criera : « Bas les mains ! »

La charité n'est pas un acte louable, elle est une injure aux dépourvus, une fumisterie de mauvais goût, un affront cruel aux prétextes assistés.

La charité est un défi à la dignité, à la raison, à la conscience ; la charité est une amère dérisoire, parce que nul homme n'a ouvert la main pour en laisser tomber quasiment des feuilles sèches, ou à la tendre pour les recevoir.

Dans une société basée sur le mensonge, l'exploitation des plébeyens, soit par l'aristocratie, soit par la bourgeoisie, maintenue en servage par les gouvernements, les prêtres, les soldats, les gendarmes, les policiers, les magistrats et les politiciens, la charité est la conséquence naturelle de l'iniquité économique, le fruit empoisonné d'une humanité pourrie.

La charité, dans la pensée des prébendes, des sinistres, des rentiers, des employeurs, des oisifs craints et honorés, est une diversion à la clamour de plus en plus grandissante des spoliés de la pleine et de la glèbe, une manœuvre habile ou semblée telle, pour entraver la marche subtile des affamés, des pauvres irrésistiblement entraînés à l'assaut de la propriété individuelle, de la monstrueuse basse ville, dans laquelle pleure le peuple, aux prises avec le salariat.

La charité est le désaveu de la justice, de l'égalité humaine, de l'équivalence sociale, de la bonté, de l'équité. La charité est la négation de la probité morale la plus élémentaire.

Donner à qui n'a pas, consoler les affligés, se pencher au chevet des déshérités en mal de misère, n'est-ce pas de l'altruisme, une preuve d'amour aux dénués, à ceux que la vie accable ? Devrait-on les abandonner à eux-mêmes, ignorer ou méconnaître leurs souffrances, ne pas tenter de tarir momentanément leurs larmes ?

Vos questions, messieurs les défenseurs de la charité, sont captieuses, hypocrites, on en voit néanmoins la faiblesse ou la perfidie.

La charité suppose la richesse et la disette, le bonheur et le malheur, l'oisiveté et le labeur, sans repos et sans quétude, toutes les joies de l'existence d'un côté, toutes les peines, tous les chagrins pour le plus grand nombre.

Pourquoi ce parallélisme étrange de conditions ? Est-ce là une société vraiment civilisée, en concordance avec une philosophie rationnelle, avec les appétences, les besoins, les instincts du pitoyable animal humain si fier de son cerveau mais qui, la plupart du temps, agit comme une bête ?

La charité essaye de masquer le despote bourgeois, de voiler la tyrannie patronale, de dissimuler le cambriolage légal.

Après avoir presque tout ravi aux prolétaires, à l'aide de la loi, par la force ou la ruse, les possédants, qui se sentent parfois frissonner sous le vent de la révolte, à la vue des dégénérés, des milliers et des milliers de parias de l'argent arborant leurs lèvres, exhibant leurs faces flétries dans les faubourgs sombres et dans les rues ruisselantes de clarté ; devant la hurle ravagée par le travail mercenaire ou peu à peu rongée par l'or vil, les privilégiés recourent à la charité, honteuse grimace du repu, du gras, ignoble, paliatif, mesure radicalement impuissante, manière infâme de décevoir les meurt-de-faim.

Riches accapris sur les billets de banque, la charité symbolise votre parasitisme. La charité est un des aspects de la spoliation.

Les ouvriers intelligents la rejettent dans le présent par l'avenir libéré, au nom du droit révolutionnaire, pour les soulèvements inévitables et nécessaires en germe dans l'intérêt commun.

Antoine Antignac.

## MONOPOLE

L'Etat, marchand d'allumettes, nous impose des morceaux de bois qui refusent énergiquement de s'allumer. Débitant de tabac, il nous vend fort cher des nervures infumables qui, tout de suite, font pencher les frères plateaux de la balance. Il tient boutique d'abécédaire, de grec, de latin ; et, d'autorité, il annexe à son commerce, le rayon de l'instruction civique, où s'étaisent des denrées pernicieuses aptes à former des brutes de soldats et d'électeurs. Il monopolise les postes et les télégraphes ; et le moins prétexte lui est bon pour jeter dans votre correspondance un regard inquisiteur.

Creuse ne tenant aucun compte de ces explications, réplique : « ... Ceux qui s'élèvent contre l'Etat, à l'opposé de l'Etat-téléphoniste, sont des intolérants vis-à-vis des intolérants, au contraire. C'est ce que j'ai essayé d'expliquer. »

Néanmoins, le camarade Roussel restera à la disposition des adhérents et de ceux qui trouveraient la tâche utile. S'adresser à lui, 82, rue de Belleville :

Il paraît que j'ai sous-entendu une insolence dans une phrase. Où ? J'ai soigneusement relu mes articles. Je n'ai pas trouvé. Cela me vexerait d'avoir été insolent sans le savoir.

Il faudra que Mlle Sylviac soit bien puissante pour qu'elle sorte à son avantage d'un pareil procès.

Et même, s'il daignait donner tort à l'Etat, cela n'en vaudrait guère mieux ; car vraisemblablement cela se terminerait par une verte admonestation ou une peine disciplinaire infligée à quelque obscure et modeste employée.

Ce qu'il importait de condamner, c'est le monopole de l'Etat, celui-là et tous les autres. Comme il a besoin de beaucoup d'argent et qu'il ne redoute pas la concurrence, il en prend à son aise, dépensant le moins possible et encaissant toujours à coup sûr ; le nombre des abonnés augmente, ce n'est pas une raison pour qu'il accroisse en proportion le nombre des lignes et celui des téléphonistes. Celles-ci n'ont qu'à se surmenier effroyablement, elles sont faites pour cela ; quant au bon public, son rôle est d'attendre et de patienter ; s'il s'énerve et s'exaspère, l'Etat se rappellera fort à propos ses fonctions de policier, et voilà une excellente occasion de s'en servir.

Malgré tout, Gérault-Richard, très optimiste, trouve que cela ne prouve rien contre le socialisme d'Etat. Une petite campagne de presse, quelques modifications budgétaires, et ça y est : le bandage est appliquée.

Et bien ! non, j'ai idée que ce trou b

Le traité de Pascal se trouve dans presque toutes les bibliothèques. (1)

Enfin les kilomètres, furent-ils 400, ne sont ni raisonnables, ni déraisonnables. Ce sont des kilomètres. Pourquoi Creuse les qualifie-t-il de raisonnables ? Est-ce parce qu'ils ne sont pas syndiqués ?

#### Paraf-Javal.

Prière aux camarades de ne plus m'écrire à Asnières. Ma nouvelle adresse est : 24, rue St-Denis, Courbevoie (Seine).

#### LES ARTISTES INDEPENDANTS

Il plait certainement aux lecteurs de ce journal que les artistes qui ont mieux à faire que perpétuer des traditions répugnent de plus en plus à l'honneur officiel de compromettre leur talent dans ces halles aux peintures qu'on a encore l'ironie d'appeler salons. A leur faciliter, par l'offre de leurs galeries, une intégrale manifestation publique de leur sincérité, les marchands de tableaux se pourraient faire pardonner un peu leurs crapulaires *sui generis*. Le temps du repentir serait-il venu pour ces manitous sans fidèles ? Espérons-le, sans trop y croire. Et retenons le signe agréable des expositions individuelles, qui se multiplient présentement. Cela, sans doute, ne va pas sans croutes. Mais que de compensations !

Celle-ci d'abord : l'exposition de Dirlks, dont l'œuvre exulte de sève, est toute soulevée par les forces de la nature, lesquelles trouvent une conscience authentique dans la poésie infuse de cet esprit de peintre prodigieusement sain, et qui a la signification d'un geste également de révolte et de foi fait par toute la beauté. Je ne sache point d'hymnes plus véhéments de dessin et de couleurs. Mers démentes qui semblent ruer contre l'horizon de ciel les courroux, tous les justes courroux de la terre ; froids inaccessibles et purs ; épanouissement exaspéré des fleurs et des chaires... Quel exemple de fougue passionnée et d'intacte jeunesse ! Et quel accablement pour l'ordinarisme des constatations dont se constituent les gloires picturales reconnues par l'Elat et Sa Sottise l'Acheteur ! Nouvelle constatation — superficie, hélas ! — faite de l'indigence ou du clinquant du goût public, M. Dirlks mérite glorieusement d'être encore longtemps méconnu. Une telle œuvre, pour être parfaitement vantée, exigerait le commentaire du chantre des « Forces tumultueuses », du plus libre, du plus noble et du plus grand poète de ce temps, le votre, mon cher Emile Verhaeren, qui devez aimer ce norvégien entité de puissance et qui sait l'harmonie des paroxysmes.

Chez Vollard, l'exposition de trente-sept tableaux et aquarelles de Francis Jourdain, Robert Besnard et Tony Minartz.

Comme on pleure d'amour, tu peignis le silence, a écrit, à propos de Rembrandt, un poète que je ne veux pas nommer. J'ai bien envie d'exprimer par ce vers, à Francis Jourdain, mon opinion sur son œuvre. C'est un peintre de silence, d'humilité et de souffrance couverte par du labeur. Ce que Rembrandt lut sur la face de pauvres femmes vieilles et simples, Francis Jourdain le fit sur celle de vieilles maisons sans faste, marquées du temps comme des tâches de rousseur et dont tout le sourire est un peu de linge récemment blanchi que séche le soleil. Ou bien, c'est, le soir venu, un feu de lampe se brouillant sur des carreaux embués, tel un regard voilé de larmes. Elles font un alignement morne, comme militaire, aux deux côtés de rues qui semblent lasses de gravir Paris, et de toute la fatigue des hommes qui les montent. Francis Jourdain y a lu, et mieux que par le didactisme des mots, il a dit en couleur l'antique duperie du devoir, de l'ordre et de l'honnêteté, qui déprime dans ces lieux insalubres la meilleure santé des races. Il leur a gardé le fard de fumée que leur jettent les usines, et qui leur est une pudeur et un stigmate, non coquette. Il a peint le style des critiques à de ces audaces à leur mutisme régné, qui sied à ceux chez qui la souffrance héritée, continuée, éternelle déprime la révolte au lieu de l'exalter. Tu dirais, Ohnel national : il l'a peint avec son cœur. Et cette incorrection de langage ne serait pas si ridicule... Voici, avec un art déjà presque mûr, une belle manifestation de bonté profonde et de pensées trouvant leur forme. Je ferai, pourtant, une objection : une longue complaisance, quoique louable et heureuse, aux mêmes aspects implique presque toujours une certaine monotomie dans l'exécution ; Jourdain ne l'a pu éviter. Peut-être eût-il mieux valu, malgré l'intérêt documentaire des trois études, qu'il n'y eût à cette exposition qu'un seul tableau dit : *La Famille du train*. Cette objection me fait plus chers quatre tableaux où la manière de l'artiste se diversifie en s'amplifiant : ceux qu'il a faits à Montreuil-sur-Mer, et cette plage de Normandie, où il a su condenser jusqu'à de l'intimité l'immensité mouvante de la mer et la fixité soufflée, vibrante, bagarde de la terre finissante. Les *Vieux toits* évoquent le calme d'une vie qui luit dans bien des rêves. Et le tableau *Sur les remparts* m'a rendu pleinement l'émotion où me prostra, naguère, un beau crépuscule du soir, qui se répandait sur les fortifications ruinées de Coucy.

Le lot esthétique de Francis Jourdain est simple et rare : c'est d'être ému et d'émouvoir selon une sincérité qui n'a besoin que de la vie.

Plus artistes, au sens vulgaire du mot, M. Robert Besnard, qui a un nom juste, même célèbre, et M. Tony Minartz me touchent moins. Ce dernier, qui apprit beaucoup, sans doute, dans l'admiration de Degas, a une grande franchise d'exécution, qui se fait ironique dans : *Une danseuse, la Romancière, la Fin de l'acte*. Dans *Sous les arbres et l'Allée des ifs*, il adopte, semble-t-il, la belle manière profonde de Charles Guérin, qu'il n'égale point.

(1) Le *Libertaire* se charge de procurer aux camarades de province les livres dont ils ont besoin.

M. Robert Besnard sait sensiblement le Soir et le Crédit, et il le prouve. Ses aquarelles sont jolies. Mais que Jenny l'ouvrière a donc engrangé depuis que Gustave Charpentier sacré des muses sans jamais témoigner de la crainte d'aggraver de vanités les maux de braves filles qui n'ont pas trop de tout leur temps et de toute leur pensée pour tâcher de repousser la misère qu'elles doivent à l'ordre social. Que son cœur soit toujours « content de peu », je n'en doute pas. Mais il serait théâtre d'en dire autant de son corps, si la présentation mi-nue que vous en fait M. Robert-Besnard est exacte.

Georges Pioch.

#### ACCIDENT DU TRAVAIL

Un nommé Maura, de son métier présumé du conseil des ministres, en Espagne, vient d'être la victime d'un accident du travail de peu d'importance.

Néanmoins, les feuilles quotidiennes sont encombrées de copie à ce sujet. On voit bien qu'il ne s'agit point d'un simple couvreur tombé d'un toit.

#### LIVRES À LIRE

##### Sur la Radiation

La puissance de la nature est la puissance du mouvement, dont tous les phénomènes naturels ne sont que des formes particulières. Le mouvement se manifeste également au sein de la matière palpable et de la matière impalpable sans cesse transporté de l'une à l'autre, sans cesse transformé dans ce transport. Il est aussi réel dans les ondes de l'éther que dans les vagues de la mer, ces dernières n'étant en réalité, que le mouvement soustrait aux premières. Car ce sont les ondes calorifiques, émises par le soleil, qui échauffent notre atmosphère, produisent nos vents et agitent notre océan. Soit qu'elles se brisent écumé sur le rivage, ou qu'elles s'épuisent à caresser silencieusement le lit de l'océan, ou qu'elles s'éteignent par le frôlement mutuel de leurs propres molécules, les vagues de la mer se résolvent finalement en ondes de l'éther, engendrant de nouveau le mouvement auquel elles devaient leur existence temporaire.

Ce rapprochement est une sorte de type général. La nature n'est pas un agrégat de parties indépendantes, elle est un tout organique. Ouvrez un piano, et chantez ; il est une certaine corde qui vous répond. Changez le ton de votre voix, la première corde cesse de vibrer, mais une seconde vous répond ; modifiez encore votre ton, les deux premières cordes sont devenues silencieuses, c'est une troisième qui résonne. Or, en modifiant le ton de votre voix vous changez simplement la forme du mouvement communiqué à l'air par vos cordes vocales ; une des cordes répond à l'une de ces formes, l'autre corde à l'autre. C'est ainsi que l'homme intelligent est mis en éveil ou averti par la nature, en ce sens que le nerf optique, le nerf acoustique et les autres nerfs du corps humain sont autant de cordes diversément accordées et répondant directement aux différentes formes de la puissance universelle.

John Tyndall.

(Extrait de Sur la radiation par John Tyndall, traduction de l'abbé Moigno ; Gauthier-Villars, éditeur, Paris 1868.)

#### UNE FAUSSE INTERPRÉTATION

Il y a quelques semaines, dans le *Libertaire* et l'*Homme Libre*, il a été parlé de faire une souscription pour offrir à un des rédacteurs du *Socialiste*, Bracke, la série des brochures traitant de l'Anarchisme. On va être contraint de recommencer au sujet d'un autre rédacteur du même journal, Compte-Morel.

Ce dernier vient de montrer combien grande était son ignorance des théories libertaires. Dans un article intitulé : « Paysan et socialiste », il fait tenir le suivant raisonnable à un paysan que veut convertir au collectivisme, un socialiste quelconque : « Le PAYSAN. — Je ne savais pas que le parti socialiste possédait un programme exclusivement consacré au monde des champs, et je serais bien curieux d'en connaître la teneur. En tout cas, et laissez-moi vous le dire en toute franchise, un passage m'a fait plaisir dans ce que vous venez de me lire : c'est celui dans lequel vous vous séparez nettement des anarchistes ; et je suis absolument de votre avis, ce n'est pas avec des misérables au ventre creux, à l'estomac vide, que l'on peut faire une société nouvelle. La haine du présent n'est pas suffisante pour édifier un monde meilleur, il faut avoir surtout la force et le savoir nécessaires à cette édification. »

Jamais, que je sache, les propagandistes anarchistes n'ont tenu un langage tel. Compte-Morel s'il l'a entendu nous doit de citer des noms. Jamais non plus pareille absurdité ne fut écrite.

Il est hors de conteste pour tout le monde même, et surtout, pour les anarchistes que la Révolution ne sera pas faite par les ventres creux, qui jamais n'auront l'énergie de faire le geste qui libère définitivement, avachi qu'ils sont par la trop longue suite de privations par eux endurées.

Parfois on jette cette boutade : Plus les gens crèveront de faim, mieux ça vaudra. Mais, les socialistes autoritaires, aussi bien que les anarchistes en furent les auteurs, ce qui ne la rendit pas plus raisonnable pour cela.

Compte-Morel, tout en s'inclinant devant la magnificence de l'idéal communiste-anarchiste, qui dit être trop beau pour l'actuelle génération, écrit encore ceci :

« Suivant ces bons apôtres, une société meilleure ne peut sortir que d'une société pire, c'est-à-dire que selon eux : ce n'est pas en améliorant le monde présent

que nous nous dirigerons vers un monde où plus de justice régnera, mais que tout au contraire ce sont les peines et les souffrances qui provoqueront une marche accélérée vers la société future. Tant plus la misère aura jeté de haine dans le prolétariat en le faisant souffrir, en le lui octroyant pas le nécessaire, tant plus nous aurons chance de voir éclater un cataclysme social qui ébranlera la vieille société d'une telle façon qu'il la fera disparaître, donnant naissance à la société idéale où chacun sera libre, où aucune puissance coercitive ne sera reconnue, où l'homme ne connaîtra comme maître que son moi, rien que lui. »

Non, mais vraiment, où donc le collaborateur du *Socialiste* a-t-il vu cela ? On lui serait fort reconnaissant d'apporter un texte. Il ne suffit pas d'affirmer, il faut prouver. On aurait compris que Compère-Morel, pour appuyer la véracité de son dire, découpait dans une brochure — une de Guesde, par exemple, — un ou des passages se rapportant à cette idée que c'est de l'intensification de la misère que sortira la révolution.

Mais, pas tout. Il est plus commode de bafouiller que de prouver.

Pourtant, si Compère-Morel péchait par ignorance, la dernière page du *Libertaire* le renseignera quant aux brochures et livres à lire pour se bien former une idée de ce qu'est l'anarchisme.

Ceci dit sans intention de réclamer de librairie.

#### BIBLIOGRAPHIE

##### VIENT DE PARAITRE

###### LE PROBLEME DE LA POPULATION

Sous ce titre, la *Ligue de la Régénération humaine*, 27, rue de la Duey, Paris XX\*, vient de publier une très intéressante brochure, compilée d'une conférence faite au mois de novembre Nelly ROUSSEL.

Sébastien Faure établit d'abord ce qu'on pourrait appeler la loi de population, puis ce qu'on pourrait nommer la loi des subsistances.

Il confronte ces deux lois pour en tirer une seule qu'on peut ainsi exprimer : « La population a une tendance constante à s'accroître plus rapidement que les moyens de subsistance, à dépasser toujours la somme des subsistances disponibles. »

Pour en arriver à cette conclusion, Sébastien Faure s'appuie sur des chiffres.

L'ostatorat libertaire démontre ensuite que la constatation de cette loi implique rigoureusement la nécessité de limiter la puissance générale de l'espèce humaine.

Après avoir exposé par quels moyens répressive la population est maintenue à peu près au niveau des subsistances, il indique avec force que la solution se trouve dans la limitation volontaire et judicieuse des naissances, dans la procréation refléchie.

Dans sa préface, Sébastien Faure s'adresse à ses camarades révolutionnaires et les adjure d'étudier cette question primordiale ; il leur signale comme une indication, comme une présomption, l'attitude des bourgeois dans la question de population, et il énumère, en un langage vêtement, les raisons pour lesquelles la bourgeoisie engage les déséquilibres à procéder beaucoup d'enfants.

Tous les militants, tous les partisans de l'émancipation de l'homme, de la femme et de l'enfant, trouveront intérêt à lire et à propager cette excellente brochure.

Prix de l'exemplaire : 15 centimes.

Le cent : 7 fr. 50, port en plus.

En vente au *Libertaire*.

#### AGITATION

Extrait du jugement rendu par M. Bailly, juge de paix du 5<sup>e</sup> arrondissement de Paris, le 25 mars 1904. Il résulte que les époux C..., concierges, rue de Blainville, n°9, ont été condamnés solidairement ainsi que le propriétaire de l'immeuble comme civilement responsable, à payer la somme de 20 francs à titre de dommages-intérêts, plus les frais, à une demoiselle G..., locataire de la dite-maison.

Cette locataire devait des loyers, le propriétaire en versa de l'art. 819 du C. de P. C. lui a fait commandement d'avoir à les payer dans les vingt-quatre heures, le lendemain, la locataire commença à déménager patiemment, la pipelette veillait afin de l'empêcher de déménager, elle enleva le bec de canne ainsi que la clé de la porte, enferma la locataire dans la boutique de neuf heures du matin à une heure de l'après-midi, de la procès en dommages-intérêts et condamnation ci-dessus.

Le propriétaire dans l'affaire s'était porté recommandationnellement demandeur pour une somme de 1.492 fr. dix centimes, tant pour termes échus et exigibles que pour indemnité de résiliation du bail, a été débouté purement et simplement de sa demande reconventionnelle pour échec d'incompétence de M. le Juge de Paix et renvoyé devant les juges compétents. (Tribun. civil).

Le texte entier du jugement qui précède a paru dans le journal *la Loi*, portant la date du 27 et 28 mars 1904. Nous engageons les camarades de se procurer le journal et d'en faire leur profit, en ce sens, que ni les propriétaires, ni les concierges ne peuvent s'opposer par la violence, ni par la fermeture des portes, à un déménagement à la cloche de bois, ils ne doivent avoir recours qu'aux moyens légaux.

Pour le Syndicat des locataires de la Seine :

*Le Secrétaire général,*  
PERNELLE.

LA ROCHE-SUR-YON. — Les gens de Cugand, un petit pays près la Roche, se plaignent d'être sous la coupe d'un marchand de bon Dieu pas ordinaire.

Ce monsieur, qui bête du haut de sa chaire, est grand ami avec les exploitants de l'endroit, Et, il pontifie.

Ce n'est pourtant pas que ce sorcier céleste soit un aigle. Au contraire, il est plutôt bête. Mais les électeurs de sa commune sont plus bêtes que lui. Aussi, il règne en faveur de l'adage : dans le royaume des aveugles les borgnes sont rois.

Braves gens de Cugand qui voulez-vous débarasser du tonsure en question, prenez l'éventail à bouquine. Il n'y a rien de tel.

LENS. — On se rappelle que nos camarades de l'*Action syndicale* avaient été condamnés dans la personne de Bequet, Mérésse et Broutchou à 50 francs d'amende pour les deux premiers et vingt jours de prison pour le dernier, cela pour un article de propagande néo-malthusienne.

Les condamnés viennent de faire appel du jugement, ce qui leur permettra de reléguer encore une fois la vilaine tête des juges.

Signalons à ce propos la dégotante attitude des journaux de la région. Pas un n'a protesté. Pensez donc; la condamnation d'un organe ouvrier ça n'a pas d'importance.

LE HAVRE. — La charité chrétienne est incomparable, chacun sait cela, et nul n'ignore qu'elle se manifeste sur tous, suivant les périodes.

Qu'on en juge : A l'occasion des fêtes de Pâques, le sac-à-charbon de Notre-Dame fit annoncer une distribution de pains qui ne seraient pas à cache-cache pour les pauvres de la paroisse.

Une pauvre vieille se présente entre autres, à qui le curé pose la question suivante :

— Allez-vous à la messe ? La pauvre, qui n'a pas trop de son temps pour travailler afin de nourrir ses mioches, fit une réponse négative.

Mosieu le curé lui demanda alors si elle n'allait pas à confesse. Comme la bonne femme croyait n'avoir rien à se reprocher, elle répondit d'après pas depuis bien des ans rempli cette formalité.

L'homme de Dieu la renvoya sans rien lui donner.

C'est bien la charité de ces présumés serviteurs du Sauveur. Le confessionnal ou la mort par inanition.

MONTIVILLIERS. — Il y a des gens qui semblent avoir la bêtise indurée. Témoin ce brave Pouget qui ayant, l'autre jour, perdu un jeune enfant et n'ayant pas le sou pour le faire enterrer, fut trouver l'homme noir de l'endroit pour taper le Tapitoyer sur son sort.

Le curé, qui ne perd pas de vue ses petits

lente bagarre entre les clercs et les ouvriers. Le curé qui conduisait la procession de la semaine sainte a voulu forcer des ouvriers qui revenaient d'un enterrement civil, de se débrouiller devant les saintes images. Au refus des ouvriers les calotins avec leur curé en tête attaquèrent les ouvriers. Mais ceux-ci ripostèrent si énergiquement que les défenseurs de Dieu voyant que le bon Dieu ne les défendait pas, appellèrent au secours les gendarmes.

Ceux-ci n'hésitèrent pas à décharger leurs fusils sur les ouvriers et blessaient une jeune fille de quinze ans, un garçon de treize ans et quelques autres. Les ouvriers suivant alors l'exemple de leurs frères de Valladolid — il y a à peine deux semaines — se précipitèrent en masse dans un magasin d'armes, prirent possession de toutes les armes qu'ils trouvèrent et engagèrent une lutte régulière avec les gendarmes, dont ils blessèrent un assez grand nombre. La fusillade a duré, des deux côtés, trois heures et la lutte ne finit qu'à la tombée de la nuit.

Au moins, les camarades espagnols nous rappellent où il faut chercher les armes quand il en faut.

Pour le jour de l'arrivée du treizième Alphonse de la nation espagnole, à Barcelone, les républicains organisent 50 meetings de protestation. De même, les ouvriers sans travail ont provoqué un grand meeting dans le théâtre de Trianon. Les affiches qui convocent à ce meeting portent comme titre les paroles : « Meeting des Affamés ! »

La police de Barcelone a reçu l'ordre expresse d'empêcher par tous les moyens qu'on chante la « Marseillaise » dans les rues pendant le séjour du gosse-roi.

Comme on ne peut plus se figurer un voyage royal sans attentat, la police de Barcelone cherche activement à faire une découverte sensationnelle.

Des perquisitions au domicile et arrestations des ouvriers suspects sont opérées toutes les nuits. En Espagne comme en Russie les gendarmes ne procèdent à ces persécutions odieuses qu'à l'abri de la nuit, à l'heure de tous les assassins, voleurs et policiers.

A Grazalema, à l'occasion de l'enterrement civil d'un camarade, deux enfants qui y assistaient, acclamaient l'anarchie. Pour ce crime, les deux enfants dont l'un a dix ans et l'autre treize, ont été arrêtés et par « transport ordinaire », c'est-à-dire à pied, conduits par un gendarme à Cadix où ils seront jugés. Grazalema est distant de quatre-vingt-dix kilomètres de Cadix et on força ainsi des enfants de dix et treize ans à faire à pied un chemin de vingt-deux lieues accompagnés d'un gardien civil à cheval.

A Barcelone vient d'être ouvert un « Athénée encyclopédique populaire », qui a pour objet la diffusion de l'instruction générale et de toutes les sciences modernes parmi le peuple. Cet athénée est en train d'organiser pour ce but dans ses locaux une bibliothèque, un musée et un laboratoire. On organisera des conférences de choses pratiques avec démonstration dans le laboratoire, des excursions scientifiques et artistiques dans le musée etc., etc. Bref, cela sera une espèce d'université populaire, mais d'une mesure plus grande et une organisation plus vaste. L'adresse est : « Ateneo Encyclopédico Popular, Barcelona, calle Faller, 14, 2<sup>e</sup>.

#### ITALIE

L'excellent journal antimilitariste de Gênes *La Pace* publie dans son dernier numéro une liste édifiante sur les exploits du militarisme dans les dernières semaines. Nous en reproduisons quelques passages :

A *Borgo Trento* deux fantassins siciliens violent la jeune fille Ida Bellini. Les deux satyres ont été arrêtés.

Dans une commune près de *Turin* un maréchal de carabinier (sergent de gendarmerie) entre dans une maison sous prétexte d'une per-

quisition, y trouve une femme seule et la viole. A *Turin*, le lieutenant Vergos du 7<sup>e</sup> régiment d'infanterie exige d'un droguiste de la via Moncalieri, mille francs, le menaçant avec son revolver.

A *Jumilla* a été établi un octroi (impôt) odieux sur les civils. Le peuple révolté de cette mesure attaque les gardiens d'octroi et brûle toutes leurs casernes et postes d'octroi.

Le conseil municipal effrayé par cette attitude énergique des manifestants publia de suite un manifeste annonçant à la population qu'il supprimait l'octroi.

En Espagne les ouvriers semblent avoir de bons moyens de persuasion. Bilbao, Valladolid, Jumilla. Sacrébleu ! quand est-ce que nous apprendrons, nous aussi, l'espagnol ?

S. N.

A *Piazza Armerina* (en Sicile) éclate à l'occasion du carnaval à cause de quelques masques symboliques une petite bagarre entre les costumés. Pour éviter que les deux parties adverses se fassent trop mal la troupe intervient, et décharge ses fusils sur le peuple. Le calme et l'ordre fut ainsi rétabli puisque 20 blessés sont ramassés dont 4 moururent peu après.

A Milan le soldat de cavalerie Impérial National âgé de 21 ans fut mis en prison parce qu'il voulait se porter malade. A la sortie de la prison il fut transféré d'urgence à l'Hôpital où il mourut bientôt.

Cette liste, dans la *Pace*, est longue de deux colonnes.

Bientôt commencera à paraître à *Faranto* (Italie Méridionale) un nouveau hebdomadaire anarchiste-antimilitariste : *Geminat*. Le numéro couvrira un centime. Ce sera alors le journal le meilleur marché du monde. Il est destiné à être vendu en paquets aux camarades qui le désirent pour distribuer aux paysans.

L'adresse est : Germinat, via Principe Amadeo (vuari Porta Leuz), *Faranto*.

#### ANGLETERRE

Les camarades juifs, réfugiés et émigrants de la Pologne, Russie et Roumanie qui habitent Londres possèdent depuis 18 ans un journal hebdomadaire : *L'Ami de l'ouvrier*, écrit en jargon juif avec lettres en hébreu. Son rédacteur est depuis quelques années le camarade Rocken, un Allemand et chrétien de naissance, qui apprit le juif pour se donner entièrement à la propagande parmi les plus misérables de tous les exploitants — les ouvriers juifs du fameux East-End de Londres. — Le journal a été augmenté maintenant d'un supplément littéraire.

Un autre groupe de camarades juifs édite, depuis janvier 1904, une nouvelle revue mensuelle (en juif), sous le nom : *Die Frerheit*.

#### AUTRICHE-HONGRIE

Une délégation d'ouvriers mineurs s'est adressée au président du conseil des ministres de Hongrie pour se plaindre de persécutions injustes de la part de la police. Ces ouvriers légitimes qui cherchent la justice chez le chef de leurs bourreaux entendaient pour réponse de la part du ministre comte Stefan Fisz des paroles probantes : « Fermez vos queues. » Après quoi le noble comte leur tourna le dos et sortit.

A *Dressow* (Galicie, Autriche) meurt un uhlaut qui voulait se faire porter malade, sur quoi le docteur d'état-major sous le prétexte qu'il simulait le fit mettre en chemise de force ; dans cet état on le laissa deux jours. Ainsi le docteur militaire le guérira une fois pour toujours de tous les maux qui auraient pu lui arriver dans la vie. Marche ou crève ! telle est la devise dans l'armée de tous pays.

A. R.

Nous prions instamment les camarades de nous faire parvenir leur copie le **MARDI SOIR AU PLUS TARD**.

## En vente au "Libertaire"

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandats ou toute autre valeur.

Adresser lettres et mandats à Louis Matha, administrateur, 15, rue d'Orsel.

La Responsabilité et la Solidarité dans la lutte ouvrière (M. Neftlau)	0 10	0 15
Communisme et Anarchie (P. Kropotkin)	0 10	0 15
L'Absurdité de la politique (Paraf-Javal)	0 15	0 20
Libre examen (Paraf-Javal)	0 25	0 35
Les deux haricots, image par Paraf-Javal	0 10	0
La Substance universelle (Albert Bloch et Paraf-Javal)	1 25	1 40
Les Hommes de Révolution, par Michel Zévaco ; Jean Jaurès, Ernest Vaughan, J.-B. Clément, Sébastien Faure, Guesde, Allemagne, Gérald-Richard. La livraison	0 15	0 15
Lueurs économiques (Jacques Sautarel)	0 25	0 35
Désenchaînements (Jacques Sautarel)	0 30	0 50
Le Peuple (Jacques Sautarel)	0 50	0 65
Balades Rouges (Emile Bans), préface de Laurent Tailhade, avant-propos de Paul Brutat ; couverture de Couturier	0 50	0 60
Fin de la Congrégation. — Commentement de la Révolution (U. Gohier)	0 20	0 25
Morale anarchiste (Kropotkin)	0 15	0 20
Machisme (Grave)	0 10	0 15
Panacée révolutionnaire (Grave)	0 10	0 15
Colonisation (Grave)	0 10	0 15
A mon frère le paysan (Reclus)	0 10	0 15
Entre paysans (Malatesta)	0 10	0 15
Militarisme (Domela)	0 10	0 15
Aux femmes (Gohier)	0 10	0 15
La femme esclave (Chauchi)	0 10	0 15
L'Art et la Société (Ch. Albert)	0 15	0 20
L'Education libertaire (Domela)	0 10	0 15
Déclarations d'Elevant (I <sup>e</sup> )	0 10	0 15
Grève générale (par les Éludians)	0 10	0 15
L'Anarchie et l'Eglise (Reclus)	0 10	0 15
Paix, guerre, caserne (Ch. Albert)	0 10	0 15
Auguste Rezin, statuaire (Veidaux)	0 75	0 99
La guerre de Chine (U. Gohier)	0 25	0 30
Les Temps Neuveaux (Kropotkin)	0 25	0 30
Aux Anarchistes qui signorent (Ch. Albert)	0 10	0 15
L'Anarchie (A. Girard)	0 10	0 15
L'Anarchie (Kropotkin)	1	1 25
L'Education pacifique (A. Girard)	0 10	0 15
Éléments de science sociale (La Pauvrety, la Prostitution, le Célibat), 1 vol. in-8° 500 p.	3	3 50
Du Rêve à l'Action, poésies, par H.E. Droz : 1 vol. in-8° 300 p.	4	4 60
En révolte, poésies, par Antoine Niccolai, préface de Charles Malato	0 75	0 85
De Ravachol à Caserio, notes et documents (Henri Varennes)	2 25	2 75

Paroles d'un Révolté (P. Kropotkin)	1 25	1 75
La Grève Générale révolution (E. Girault), couverture de J. Hénault	0 20	0 30
Grève générale réformiste et grève générale révolutionnaire	0 10	0 15
Le Mano Negra », documents publiés par G. Clémenceau, couverture de Luce	0 10	0 15
La « Mano Negra » et l'opinion française ; couverture de J. Hénault	0 05	0 10
Un peu de théorie (Malatesta)	0 10	0 15
Les crimes de Dieu (S. Faure)	0 15	0 20
Un problème poignant (E. Girault)	0 20	0 25
La Femme dans les U.P. et les syndicats (E. Girault)	0 15	0 20
L'Anarchie (Malatesta)	0 15	0 20
En période électorale (Malatesta)	0 10	0 20
L'Immoralité du mariage (Chauchi)	0 10	0 15
Casuaires libertaires (J. de l'Ourthe)	0 10	0 15
Pourquoi nous sommes internationnalistes	0 15	0 20
Rapports du Congrès antiparlementaire	0 50	0 80
Nouveau Manuel du soldat	0 10	0 15

#### DIVERS

L'Anarchisme (Elitzbacher)	3	3 50
Les tablettes d'un lézard (Paul Paillette)	2 50	2 80
Les Soi-disques du pauvre (Jehan Rictus). Nouvelle édition augmentée de poèmes inédits. Illustrations de Steinlein	3	3 50
Les Cantilènes du malheur (Jehan Rictus)	1 25	1 50
La Feuille, par Zo d'Axa ; collection complète des vingt-cinq numéros parus, non pliés et renfermés dans une couverture papier parcheminé (format petit in-4)	2 75	3
Da Mazas à Jérusalem (Zo d'Axa)	2	2 90
Et Dehors (Zo d'Axa)	0 80	1
Le Permissionnaire (drame antimilitariste, en un acte), par H. Hanriot	0 20	0 30
Véhémént (poésies) (A. Veidaux)	1	1 50
La Chose filiale (5 actes en prose) (A. Veidaux)	1 50	2
Guerre et Militarisme (Jean Grave)	2 75	3 25
Les deux méthodes du Syndicalisme (P. Delesalle)	0 10	0 15
Cartes postales : Contre l'Eglise, 6 cartes postales de J. Hénault	0 50	0 60

#### BIBLIOTHEQUE CHARPENTIER

Souvenirs du Bagne (Liard-Courtois)	3	3 50
Les lettres de noblesse de l'Anarchie (Alb. Delacour)	3	3 50
Camisards, peaux de lapins et cocos (G. Dubois-Dessaulx)	3	3 50
L'Enfermé (Gustave Géoffroy avec un masque de Blanqui, eau-forte de F. Braquemont)	3	3 50
L'armée contre la nation (Urbain Gohier)	3	3 50
Les prétoriens et la Congrégation (Urbain Gohier)	3	3 50
A bas la Caserne ! (Urbain Gohier)	3	3 50

## COMMUNICATIONS

\*\*\*

Nous avons le regret de faire savoir à ses nombreux amis, la mort de l'excellent camarade Gévaudan, survenue mardi 22 avril, à deux heures du soir.

\*\*\*

A l'occasion des permissions dites de Pâques, une brochure est tout indiquée pour aider à la propagande antimilitariste. C'est le *Nouveau Maillot du Soldat*, dont la onzième édition (90'000) vient de paraître.

En vente à la Fédération des Bourses, 3, rue du Château-d'Eau. L'exemplaire, franc, 0 10 c. Les cinquante, 1 75